TEMPERATURE

Du 30 décembre 1904.

Thermomètre de E. et L. Claudel, Opticiens No 131 rue Carondelet.

	Fahrenheit	Centigrade
7 h du matin..	44	7
Midi.....	56	13
3 P. M.....	58	14
6 P. M.....	56	13

L'ABEILLE DE DEMAIN.

SOMMAIRE.

Conte du Jour-de-l'An.
Le Jour de l'An.
Sommes-nous plus petits que nos aïeux ?
Ephémérides de l'année 1904.
Les Vautours de Paris, Feuilleton du Dimanche. (Suite.)
Mondanités, chiffons.
L'actualité, etc., etc.

A Saint-Domingue.

On sait que le gouvernement des Etats-Unis se propose d'envoyer sous peu, au printemps prochain, après les grandes manœuvres navales d'hiver, quelques croiseurs sur les côtes du Vénézuéla, pour rappeler les autorités de ce pays au respect du droit des gens. En agissant ainsi il ne fait qu'exercer un droit appartenant strictement à tous les gouvernements, et l'incident, tout en ne passant pas inaperçu, n'aurait pas de grand retentissement si l'on n'annonçait pas dès maintenant de Washington que la démonstration projetée aura non seulement pour but de faire respecter les droits des citoyens américains mais aussi les intérêts des étrangers. De cette façon le gouvernement des Etats-Unis affirmera sa prépondérance dans l'hémisphère occidental, et c'est probablement l'objet principal de la leçon qu'il va donner aux Vénézuéliens.

Les puissances européennes dont les intérêts se trouveront [illegible] sans nouvelle démarche de leur part, n'auront qu'à assister impassibles à cette affirmation indirecte de la doctrine de Monroe.

L'attitude que compte prendre le gouvernement américain envers le Vénézuéla étant ainsi définie, il tourne maintenant ses regards sur Saint-Domingue, la grande Antille divisée en deux petites républiques aussi turbulentes et malhonnêtes qu'il soit possible d'imaginer, et il caresserait l'idée d'une intervention directe dans leurs affaires.

Il ne s'agirait pas cette fois d'un redressement de torts causés directement à des particuliers, mais plutôt d'un remède à une situation anarchique qui se prolonge, en dépit de quelques accalmies, et que des complications peuvent rendre terriblement dangereuse.

On sait à Washington que cette situation peut, du jour au lendemain, devenir telle qu'une intervention directe dans les affaires de l'île s'imposera, et que les Etats-Unis devront intervenir eux-mêmes ou appuyer une autre puissance les ayant devancés.

Or, il est probable que le président et ses conseillers considéreraient comme une infraction à la doctrine de Monroe, doctrine qui forme la base de leur politique extérieure, l'intervention d'une puissance quelconque dans les affaires de Saint-Domingue, et c'est pourquoi ils prennent l'avance et déclarent dès aujourd'hui que quoiqu'un ordre relatif règne dans l'île depuis la victoire de Morales sur les autres révolutionnaires, ils n'en ont pas moins l'intention d'agir à la première occasion.

C'est, en somme, un avertissement qu'envoie le président Roosevelt aux puissances étrangères, avertissement conforme en tous points au passage de son message au Congrès dans lequel il fait allusion aux contrées baignées par la mer des Antilles.

Il va sans dire qu'après leur intervention, intervention qui n'est plus douteuse, les Etats-Unis réclameront quelque compensation pour les frais du rétablissement de l'ordre et de la paix dans la république. Or, il ne pourra être question de compensation pécuniaire, au contraire, et c'est pourquoi ils demanderont la concession de la baie de Samana qui commande le détroit qui sépare Haïti de Porto-Rico et y construiront une station navale de premier ordre.

M. SYVETON

—ET LA—

CHIROMANCIENNE FRAYA.

On a parlé déjà des prédictions sinistres faites à M. Syveton par quelques devineresses professionnelles. L'"Echo du Merveilleux" a interviewé l'une d'elles, Mme Fraya, qui reçut l'hiver dernier la visite de Mme Syveton. Mme Fraya est une chiromancienne ou cartomancienne considérable. Elle a parlé ainsi :

—" Je ne savais qui elle était. Je n'étais tenue par ce fait à aucun ménagement. Lui prenant la main, je lui parlai sans réticences de son premier mariage, rompu par un veuvage, et de son second mariage avec un homme politique, jeune, actif, vaillant, intelligent, énergique, mais qui ne vivrait pas longtemps. Elle haussa les épaules et partit sans croire à ma prophétie. Plus tard, dans un dîner, je sus qui elle était par les personnes qui me l'avaient adressée. Elle prétendait toujours que je lui avais dit des choses impossibles."

Nous avions su, par une indiscrétion, que Fraya ne s'en était pas tenue à ces indications assez vagues, et nous lui posâmes la question suivante :

— N'avez-vous pas eu l'occasion, tout dernièrement, de préciser votre prédiction à l'égard de Gabriel Syveton. N'avez-vous pas été consultée à son sujet au moment de son duel ?

— Il y a un mois environ, je déjeunai avec M. de Gail, l'adversaire de M. Syveton, dans le duel dont vous me parlez. Je dis à M. de Gail que si la rencontre était retardée d'un mois environ, elle ne pourrait pas avoir lieu, parce que M. Syveton serait mort accidentellement ou autrement d'ici là.

Et, en disant cela, Mme Fraya va chercher et nous montre une lettre signée de Mme la baronne de Gail, la félicitant de sa clairvoyance au sujet de M. Syveton, lettre qui montre bien que la prédiction n'a pas été faite après coup.

On peut faire à ce propos des réflexions de deux sortes.

On peut s'émerveiller de la science divinatoire de la dame Fraya, se demander si vraiment les tarots—des carrés de carton enluminés à Besançon ou en Allemagne,—battus et arrangés d'une certaine manière, sont susceptibles de vous prédire l'avenir. Le premier mouvement est d'éclater de rire. Puis on pense à la quantité de personnages pleins d'intelligence qui ont eu cette crédulité, on se rappelle quantité de faits déconcertants, tels que cette prédiction même de Fraya, si vraiment elle est authentiquée par une lettre de la baronne de Gail, et l'on reste un peu perplexe. On peut dire de la superstition ce qu'on a dit de la religion, dont elle est comme le lierre parasite qu'un peu d'esprit en éloigne et que beaucoup d'esprit en rapproche.

Mais en restant dans des considérations moins relevées cette visite de Mme Syveton et de Mme de Gail chez la chiromancienne sont un petit document intéressant sur la vie de Paris. Rappelez vous que M. Syveton lui-même était allé chez Mme de Thèbes. On s'imagine volontiers que la clientèle des Pythonisses, dont Paris surabonde, se compose uniquement des cuisinières du quartier et des petites demi-mondaines anxieuses de savoir s'il y a dans leur jeu un valet de coupe ou un roi de de denier [c'est-à dire en langue vulgaire un valet de cœur ou un roi de trèfle, qui désignent un joli jeune homme et un monsieur sérieux]. Et rien n'est moins exact. Vous y trouverez des femmes du monde, des journalistes, des hommes politiques. Paris est toujours le Paris des "Devineresses" de la Fontaine :

Une femme à Paris faisait la Py-[thonisse
On l'allait consulter sur chaque [événement
Perdait-on un chiffon, avait-on un [amant
Un mari vivant trop au gré de son [épouse,
Une mère fâcheuse, une femme ja-[louse,
Chez la devineuse on courait
Pour se faire annoncer ce que l'on [désirait
. . .Toute la ville,
Femmes, filles, valets, gros mes-[sieurs, tout enfin
Allait comme autrefois demander [son destin.

G. M.

LE DRAPEAU.

Impressions d'été à Saint-Malo.

Tout près de moi, sur l'or souple et fin de la grève, le flot clapote doucement ; joyeux est le léger bruit de ses vagues longues et minces, mollement arrondies dans la large baie autour de laquelle les villas de Paramé rejoignent le vieux rocher malouin. L'eau qui se brise à mes pieds est à peine blanchie d'écume et son bleu très pâle se fonce légèrement à mesure qu'elle devient plus profonde, mais reste transparent et pur sous un soleil resplendissant.

Et l'œil va, charmé, de vague en vague, jusqu'à l'horizon où le ciel se distingue à peine de l'eau ; puis après avoir erré de la masse sombre de la Conchée, jadis fortifiée par Vauban, à l'île plus riante de Cezembre qui cache dans la verdure et noie dans la lumière ses épaulements modernes et ses canons menaçants, il revient à son point de départ.

Mais qu'a-t-il aperçu à mi-chemin ? .... Quelques voiles blanches, barques de touristes ou de pêcheurs, se gonflent à peine sous la brise, mais là-bas.... plus loin.... c'est une silhouette noire et fine qui glisse rapidement sur les flots. Elle approche et bientôt on voit le cylindre étroit d'un torpilleur qui vient à toute vitesse. Voilà qu'on distingue à son mât la longue flamme aux trois couleurs qui s'étend fièrement sous le ciel bleu.

Et devant le cher emblème qui surgit brusquement devant vous monte au cœur avec l'amour ardent, parfois endormi, jamais éteint, que réveille en toute âme vraiment française ce drapeau, image de la Patrie.

Les cloches de la vieille cathédrale envoient à travers les airs leurs sons graves et lents ; la ville s'anime, malgré l'heure matinale, les soldats sans armes, mais en gants blancs, les officiers aux uniformes étincelants se dirigent vers l'église où l'on va célébrer une messe solennelle pour les soldats morts dans l'année devant l'ennemi, ou du moins au service du pays.

Les drapeaux tricolores s'appuient aux lourds piliers, courent le long des ogives du chœur gothique, flamboient dans l'ombre des grandes voûtes qui résonnent sous les vibrations de l'orgue et les sonorités des cuivres.

Alors l'émotion vous saisit en contemplant ce drapeau, si fièrement porté jadis à travers le monde, et quand s'élèvent les triomphantes fanfares d'une marche solennelle, là encore, comme sous l'immensité du ciel bleu, on sent dans la majesté de l'Eglise, soutenue, appuyée par elle, la majesté de la Patrie, Reine et Mère, elle aussi, ayant le droit de réclamer et d'obtenir l'amour profond, le dévouement complet de tous ses enfants.

Le "Jurien de la Gravière".

Quoiqu'aucun bateau à vapeur ne fasse le service entre la rive du fleuve et le "Jurien de la Gravière", nous ne savons trop pourquoi, le commandant ne pouvant mettre tous ses canots à la disposition du public, les visiteurs ont été assez nombreux hier, et il va sans dire qu'ils sont revenus enchantés de l'accueil à la fois courtois et empressé que leur ont fait les marins français.

Plusieurs photographes se sont rendus à bord du "Jurien de la Gravière", mais comme un règlement du ministère de la marine de France interdit de prendre des vues d'intérieur, d'armes, etc., ils n'ont pu que photographier des groupes d'officiers et d'hommes de l'équipage.

Le capitaine Lemogne a fait plusieurs visites hier et nous a procuré le plaisir d'une fort agréable conversation dans nos bureaux.

Le commandant en second Jezequel a également fait quelques visites et a assisté dans la soirée au bal des "Empyréens" à l'Athenæum.

M. BOMPARD,
Ambassadeur de France à St Pétersbourg.

L'Empyrée à l'Athenæum.

Les "habitantes" de l'Empyrée ont donné hier soir leur premier bal dans la salle de l'Athenæum, et pour un début, disons-le, la fête a été des mieux réussies, des plus brillantes.

L'Empyrée était, on le sait, la plus élevée des quatre sphères célestes, celle où se trouvaient les feux éternels autrement nommés les astres.

La salle de l'Athenæum avait en effet emprunté à cette sphère sa physionomie paradisiaque ; elle était décorée de gaze blanche avec un goût excellent. Du centre du plafond descendait une corbeille de dimensions considérables, et de cette corbeille partaient des banderolles s'étendant dans toutes les directions et allant se fixer aux murs.

Les mille feux qui jaillissaient d'un gigantesque faisceau de lumières électriques inondaient la salle de douces clartés.

A neuf heures le rideau du fond de la salle s'est levé sur la cour de l'Empyrée composée de cinq personnages : la Reine et quatre demoiselles d'honneur.

Sur un signal, quatre-vingts jeunes filles ont émergé d'une salle voisine et sont venues se livrer à d'intéressantes évolutions exécutées avec une précision parfaite. Puis la cour s'est complétée, c'est-à dire cinq messieurs ont été appelés des deux cents qui occupaient les premiers siéges, et conduits à la reine et à ses demoiselles d'honneur.

La reine a offert son sceptre au Dr. Léonce P. Thibaut, et les demoiselles d'honneur se sont accrochées aux bras de leurs cavaliers : MM. Paul Villeré, Geo Budeau, Stewart Handy et Maurice Lemoine.

Le bal était dès lors ouvert, et jusqu'à une heure fort avancée de la nuit, l'orchestre a tenu les valseuses et les valseurs sous le charme de ses entraînants accords.

Un canard du "Petit Journal".

Le prince Gustave-Adolphe, fils aîné du prince héritier de Suède, est parti récemment en voyage pour faire un tour dans les cours européennes et, ce n'est un secret pour personne, dans le but de trouver une fiancée. Il paraît qu'il est bien difficile de lui découvrir une future compagne parmi les princesses.

En effet, d'après les renseignements puisés à très bonne source, le prince doit se rencontrer à Londres avec Miss Alice Roosevelt, qui, le mois prochain sera l'hôtesse de la famille Whitelaw Reid. Il s'agirait sérieusement d'un projet de mariage entre le futur roi de Suède et la fille du président des Etats Unis. *Si non è vero, è bene trovato.*

THEATRES.

TULANE.

La comédie musicale qui a pour titre "The Prince of Pilsen" est toujours aussi goutée du public qui se rend en foule au Tulane.

Il y aura relâche dimanche soir pour la préparation du grand spectacle de "Ben Hur".

FARANTA.

Après la pantomime et le vaudeville qui ont tant de succès Faranta produit la semaine prochaine les Minstrels de Gorton. Il peut compter sur de bonnes salles.

THEATRE DE L'OPERA FRANÇAIS.

Les deux pièces que donne ce soir la troupe française au théâtre de la rue Bourbon, "Prête-moi ta Femme" et "Gringoire" forment un spectacle des plus attrayants, et il est à espérer que la salle sera bien garnie pour applaudir les artistes comme ils le mériteront certainement.

Demain en matinée "Patrie", le beau drame historique de Victorien Sardou ; le soir, "Calimare le Bien Aimé", un vaudeville désopilant.

ORPHEUM.

Matinées et soirées sont très suivies à l'Orpheum, grâce à un programme très varié et très amusant confié à de bons artistes.

On dit merveille du programme de la semaine prochaine dont l'exécution commencera lundi soir.

CRESCENT.

"A Son of Rest" avec Nat M. Wills dans le rôle principal est un spectacle si gai qu'il n'y a pas une place inoccupée à chaque représentation.

Demain soir "A Girl from Dixie", un ravissant opéra comique.

LYRIQUE.

Comme toujours les artistes de la troupe Olympia ont été très applaudis hier soir dans "Jack and the Beanstalk".

Ils ne le seront pas moins dans "Said Pasha", que donne le Lyrique à partir de demain en matinée.

GREENWALL.

"Down Mobile" laissera le souvenir d'une des plus populaires pièces qui aient été jouées à la Nouvelle-Orléans et d'un des grands succès de la troupe Baldwin-Melville.

Demain en matinée "Human Hearts".

Revue des Deux Mondes.

55, rue de l'Université, Paris.

—SOMMAIRE DE LA—

Livraison du 15 décembre 1904.

I.—Escales au Japon (1902), première partie, par Pierre Loti, de l'Académie française.
II.—Les Hautes Etudes de Guerre et l'Avancement dans l'Armée, par M. le général Zurlinden.
III.—Le Prisme, première partie, par MM. Paul et Victor Margueritte.
IV.—Auteur d'un Mariage Princier.—Récits des Temps de l'Emigration.—II. Fiançailles d'Exil, par M. Ernest Daudet.
V. Un Poète Roumain.—Grégoire Alexandresco et ses Maîtres Français, par M. Pompiliu Eliade.
VI.—Revue Dramatique.—"Notre Jeunesse", à la Comédie-Française.—"Armide et Gudis" à l'Odéon, par M. René Doumic.
VII.—Revues Etrangères. — Mystères Historiques, par M. T. de Wyzewa.
VIII.—Les Livres d'Etrennes, par M. J. Bertrand.
IX.—Chronique de la Quinzaine. Histoire Politique, par M. Francis Charmes.
X.—Bulletin Bibliographique.

Un Sommeil Réparateur Vient
après un bain avec le

Savon Sulfureux de Glenn

Il calme, tout en nettoyant. Ses propriétés médicinales débarrassent la peau de toutes ses impuretés. Les éruptions, brûlures, coupures, dartres farineuses, cèdent rapidement à son action curative.

AVIS.—Le Savon Sulfureux de Glenn (le seul "original") est incomparable et merveilleux dans son effet régénérateur. N'en prenez pas d'autre des pharmaciens.
5 mars—1an—1ère mar

MOTS POUR RIRE.

Marius, de Marseille, entre dans un restaurant, et il commande :

—Garçon !....Vous donnerez deux œufs à la coque :

—Bien, monsieur.

Marius, continuant.—Attendez mille dieux !....Vous mettrez beaucoup d'ail dedans !

Deux bohèmes se rencontrent après dix ans d'absence :

—Que deviens-tu ?

—Je suis marchand de meubles.

—Et ça va, les affaires ?

—Dame ! j'ai déjà vendu.... les miens.

L'ABEILLE
—DE LA—
NOUVELLE-ORLEANS.

Trois Editions Distinctes

Edition Quotidienne,
Edition Hebdomadaire,
Edition du Dimanche

AN ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE.

EDITION QUOTIDIENNE

Pour les Etats-Unis, port compris :
$12 ..Un an | $6.....6 mois | $3.....3 mois

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger port compris :
$15.15..Un an | $7.55..6 mois | $3.80..3 mois

EDITION HEBDOMADAIRE
Paraissant le Samedi matin

Pour les Etats-Unis, port compris :
$3.00..Un an | $1.50..6 mois | $1.00..4 mois

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger
$4.05..Un an | $2.05..6 mois | $1.25..4 mois

Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

EDITION DU DIMANCHE

Cette édition étant comprise dans notre édition quotidienne nos abonnés y ont donc droit. Les personnes qui voudraient s'y abonner n'ont à s'adresser aux marchands.

Nos agents peuvent faire leurs remises par ***MANDATS-POSTAUX*** *ou par* ***TRAITES SUR EXPRESS.***

Feuilleton

—DE—

L'Abeille de la N. O.

No 94 Commencé le 11 Sept 1904

LA DÉLAISSÉE

GRAND ROMAN INÉDIT.

Par Georges Maldague.

DEUXIÈME PARTIE

Le Calvaire de l'Enfant.

XXI

Suite.

Odette parlait maintenant en anglais à sa gouvernante qui causait avec d'autres assises dans la salle, de menus ouvrages dans les mains.

Celle-ci se leva.

L'enfant s'accrocha à son bras et l'on gagna la Vedette au bas de laquelle commençaient à venir s'abattre les flots qui tout à l'heure, à marée pleine, déferleraient avec fureur.

— Quel bonheur ! la voilà partie, dit la fillette manifestant dix minutes plus tôt sa stupeur devant le nombre de puits que prétendait creuser autour du fort Odette Gaussicourt.

—Tu n'es pas gentille, Madeleine, fit le grand garçon qui semblait commander l'équipe de travailleurs, il faut bien qu'elle s'amuse à autre chose puisqu'elle ne peut pas faire comme nous.

Madeleine n'entendit même pas.

Avec sa pelle, elle faisait voler le sable, comme les autres.

Madame Henri Guillain trouva sur la terrasse dominant la mer qui s'étendait devant la villa madame Gaussicourt.

Et tandis que les enfants jouaient, les deux femmes causèrent.

Le jeune ménage en vacances pour quelques semaines, avait l'intention de chercher à Belle Isle même, une pension bon marché pour s'y installer.

Le but de madame Guillain, était de voir Marcel, le plus souvent possible.

Madame Gaussicourt fit part à la jeune femme, de ses espérances en ce qui concernait l'enfant.

Gérard Leferrier se déciderait certainement, à intervenir en sa faveur.

Ce n'était peut être plus, que quelques semaines, quelques jours de patience.

Elle n'avait point encore hasardé, elle, la traversée jusqu'à la colonie pénitentiaire pour aller le voir, toujours parce qu'elle ne voulait point en ayant l'air de s'en occuper, ostensiblement lui noire dans l'esprit très assombri de M. Leferrier, au lieu de lui faire du bien.

Elle connaissait trop celui-ci.

Il fallait avec lui, savoir attendre.

Mais elle était certaine qu'on aboutirait à une intervention sérieuse.

Ce sera certainement énorme pour le pauvre enfant, de penser, qu'on s'occupe de lui, conclut Germaine, en se levant pour s'en aller

— Oui, fit madame Gaussicourt, vous lui direz — elle eut un effort, et pourtant les mots s'échapperent de sa bouche — qu'Odette pense toujours à lui.

—Je le lui dirai madame.

Il fallut pour enlever Jacques à Odette, lui promettre de le lui ramener.

Et pendant que Fernande se rasseyait, à un bout de la terrasse, sous un parasol qui formait tente, reprenant l'ouvrage de tapisserie qu'elle laissait à l'arrivée de la jeune femme, celle-ci se dirigeait avec son petit, vers l'embarcadère pour prendre un des bateaux, qui font à peu près toutes les deux heures le trajet, entre Quiberon et Belle-Isle.

Odette était redescendue sur la plage avec sa gouvernante.

Mais le groupe d'enfants construisant le fort, maintenant complètement sous l'eau, s'était éparpillé, il fallait aller assez loin, pour en retrouver d'autres, la fillette fatiguée, consentit à ne pas s'éloigner de la ville, et à creuser pour elle toute seule, des puits, là où elle voudrait.

Il sonna sept heures.

On laissait l'enfant, le plus tard possible sur la plage, quand il y faisait bon.

Elle ne rentrait que pour manger.

Et on la mettait au lit, immédiatement après son repas.

Odette n'était du reste jamais pressée de regagner la maison.

Sa "miss" dut l'appeler à plusieurs reprises, pour qu'elle voulut bien paraître l'entendre.

Encore ne se dérangeait-elle point.

Elle cria en anglais :

—J'y vais, je finis mon puits .... Quand vous serez sur la terrasse, je viendrai.

L'Anglaise savait qu'elle ne gagnerait rien.

C'était depuis l'arrivée à Quiberon à peu près chaque soir la même chose.

Odette restait en arrière.

On l'appelait de la terrasse bien inutilement du reste.

Elle faisait signe qu'elle était fatiguée, et il fallait généralement qu'un domestique descendit, pour la prendre dans ses bras, et la rapporter.

Ce serait évidemment encore aujourd'hui le même manège.

La gouvernante montait les dix marches de la terrasse s'étendant devant toute la façade de la villa.

Elle tournait le dos à la plage

Mme Gaussicourt venait de rentrer.

Personne qui s'inquiétât en cet instant de regarder du côté où la petite, allongée depuis trois quarts d'heure en plein sable se redressait seulement sur les genoux.

Un garçon de la taille d'un enfant de douze ou treize ans, essoufflé, courait du côté d'Odette Gaussicourt.

Habillé comme la majorité des jeunes baigneurs, en jersey tricoté gros bleu, il ressemblait à quantité d'autres plus ou moins lâchés sur la plage.

Son allure n'était guère faite pour intriguer un autre enfant.

Il se retournait coup sur coup, comme si il eût été poursuivi.

Aucun camarade ne venait cependant derrière lui.

A cette heure du dîner, chacun avait regagné, ou regagnait le logis.

Dans cette course il ne vit Odette, qu'en arrivant sur elle.

Il l'eût heurtée, si celle-ci ne l'eût repoussé des deux mains.

—Dites donc, vous, gamin, faites un peu attention, vous allez me faire tomber !

Le gamin, qui avait fait un bond de côté, s'arrêta net.

Il distinguait dans la capote rose, entre les boucles emmêlées, une figure qu'il connaissait, une figure chère, aux beaux grands yeux, qui s'illuminèrent de joie :

—Marcel !

Et, redressée sur ses jambes, elle lui entoura le cou des deux bras.

Le jeune garçon la serra dans les bras, l'embrassa, la repoussant presque en même temps.

—Laisse moi ....ne dis rien... tais toi....On me remettrait en prison.

—En prison !

—Oui.

"Tu ne diras rien, n'est ce pas ? Dédette, tu ne diras pas que tu m'as vu !

—Pourquoi ?

—Parce que je te répète qu'on me remettrait en prison !

—On t'y a donc déjà mis ?

—Oui.

—Pourquoi ? interrogea t elle encore.

—Je n'ai pas le temps de te le dire, je te le dirai plus tard..

—" J'ai été bien malheureux.

—Mon pauvre petit Marcel.... On t'a fait du mal donc....tu as chaud et tu sues et pourtant tu es tout blanc, et tu as des trous dans les joues.

" On ne t'a pas donné à manger, ou t'a battu ?

—Oui.

" Si on me reprend je me noierai dans la mer, ou je me jetterai sous le train quand il passera.

—Oh ! non, non, mon petit Marcel.

—Alors tu ne diras pas que tu m'as vu ?

Elle leva sa main d'enfant :

—Tiens, je jure !

Ce fut lui qui l'embrassa.

Et, en se sauvant plus vite, comme si cette halte d'une minute, et surtout cette rencontre lui eussent rendu des forces, il répéta :

—Si tu disais que tu m'as vu, je me jetterais sous le train, ou je me noierais dans la mer.

Mais il revint sur ses pas.

—De quel côté faut-il aller pour être dans la campagne, sais tu ?

—Oui, par là.

Elle tendit le bras, dans une direction presque inverse à celle qu'il prenait.

Et l'enfant rebroussa chemin, sans un mot.

Un domestique descendait à ce instant, l'escalier de la villa.

Quand il arriva près de la fillette pour l'enlever doucement dans ses bras, elle pleurait.

—Qu'est ce qu'il y a, mademoiselle Odette ?

Elle éclata en sanglots.

—Mais qu'est-ce qu'il y a ?